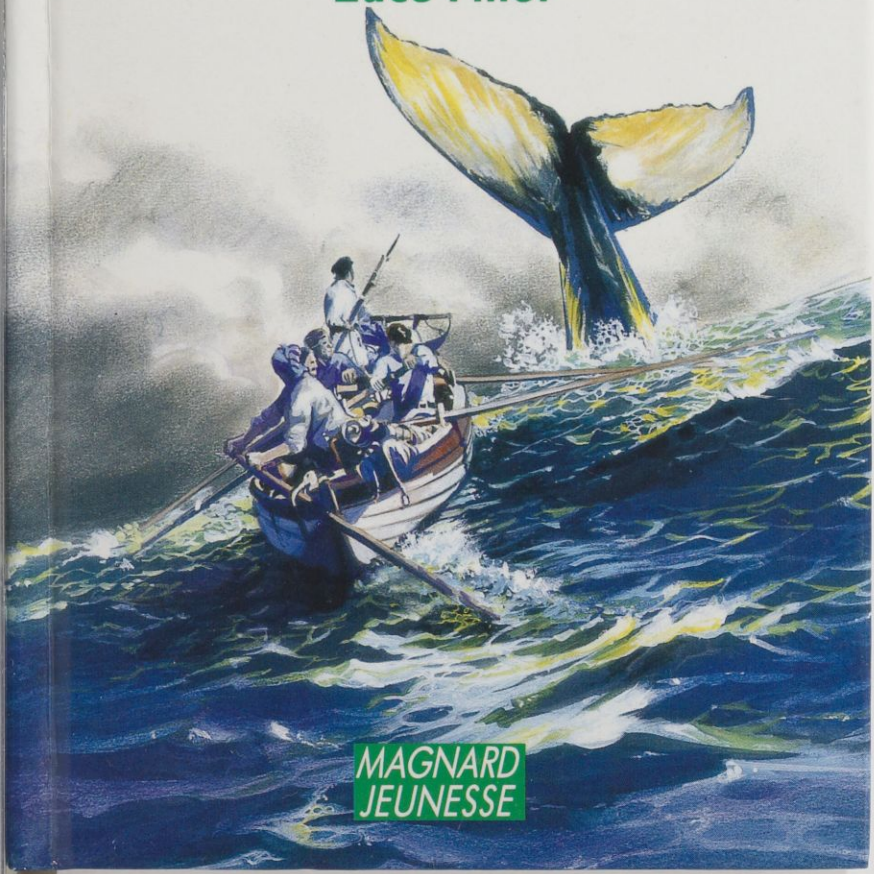
BIBLIOTHÈQUE MAGNARD

8/12 ans

La baleine d'or

Luce Fillol

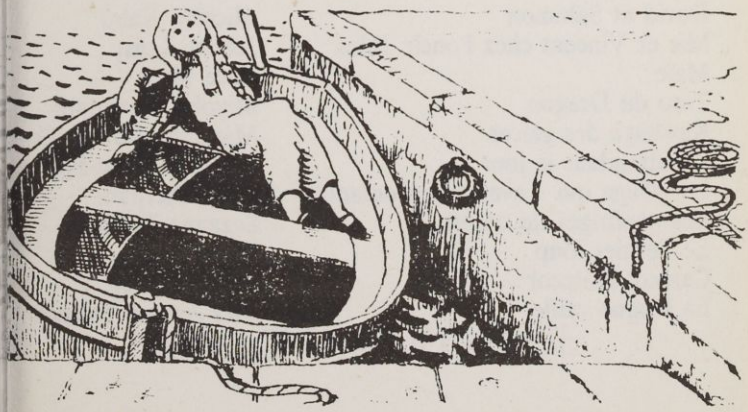


MAGNARD JEUNESSE

145885

LA BALEINE D'OR

EL8°Y
26019
(271



DANS LA MÊME COLLECTION

Les aventures de Flosco	Léonce Bourliaguet
La planète du bonheur	Claude Cénac
Des milliards de soleils	Claude Cénac
Le trésor de Nikos	Jacqueline Cervon
Le dernier dodo	Rosy Chabert
Les tambours de la nuit	Nicole Ciravegna
Les 7 J chez le Roi-Soleil	Pierre Debresse
Les larmes d'Isis	Pierre Debresse
Les contes de la Saint-Glinglin	Robert Escarpit
Les reportages de Rouletabosse	Robert Escarpit
Les vacances de Rouletabosse	Robert Escarpit
Les enquêtes de Rouletabosse	Robert Escarpit
Piccolo pollo di Napoli	Luce Fillol
Contes du Jardin d'Eden	Michèle Kahn
Du désert à la Terre promise	Michèle Kahn
Juges et Rois	Michèle Kahn
David et Salomon	Michèle Kahn
Mic et Vincent chez l'oncle Jules	Jeanne Loisy
Maïe	Luce Marc
Taro du Dragon	Miyoko Matsutani
Kawanga des glaces	Marianne Monestier
En attendant le jour	Claude Munoz-Pons
Le village qui n'avait pas d'enfants	Anne Pierjean
Les naufragés du désert	Suzanne Pulicani
Le dernier loup	Pierre Roudy
Caracol Bistecol	Pierre Saurat
La longue veille	Suzy Arnaud Valence

823

LA BALEINE D'OR

LUCE FILLOL

COUVERTURE DE
GILBERT RAFFIN

ILLUSTRATIONS INTÉRIEURES DE
PIERRE CLEMENT

MAGNARD JEUNESSE

DL-01 09 1992-25366

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Magnard, 1992.

I.S.B.N. 2 - 210 988 26 8

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

1

PENDANT huit mois, le vent avait soufflé. La mer avait lancé la furie de ses vagues contre la jetée du port. Huit longs mois. Et les vieux, les femmes et les enfants, terrés devant les âtres, s'étaient remémoré les histoires angoissantes des bateaux malmenés par l'hiver.

Les sorties des navires, rares et périlleuses, avaient fait quatre deuils de plus dans la petite ville. Quatre hommes que le flot avait arrachés aux barques en détresse.

Mois de glace et de pénombre. Dont chacun avait attendu la fin avec une impatience inquiète.

Et aujourd'hui, une fois de plus, le miracle de mai se produisait. Une fois de plus, un long souffle de vie semblait passer sur les êtres et les choses. La terre frémissait. Les arbres s'étiraient. La ville entière se réveillait de son long sommeil.

Et pour la fille de maître Bjoern, la saison nouvelle s'annonçait aussi pleine de promesses. L'enfant ne se doutait pas que ce mai radieux serait le dernier mai heureux de sa vie de petite fille.

Quand Helga ouvrit sa fenêtre ce matin-là, elle comprit que le printemps était proche. Le merveilleux printemps de Norvège. Qui allait réveiller, bousculer, secouer toute une nature endormie sous la neige. Il serait court. Mais Helga n'en laisserait pas perdre une miette. Dans le pâle rayon de soleil qui touchait le rebord de la croisée, Helga secoua ses cheveux comme un animal heureux de s'ébrouer.

La vieille Deijie, qui lui servait de mère depuis que sa maman était morte, entra dans la chambre.

— Veux-tu fermer cette fenêtre, bougonna-t-elle. A quatorze ans tu n'as pas plus d'idée qu'un bébé.

La mort précoce de la jeune Mme Bjoern lui faisait craindre que l'enfant n'eût hérité de la faiblesse de santé de sa mère.

— C'est bientôt le printemps! Regarde, les neiges de pentes commencent à fondre, et les eaux de la rivière charrient depuis ce matin de larges plaques de glace, donc c'est le dégel, c'est le printemps! Et l'enfant battit des mains. Vite Deijie, coiffe-moi, je vais déjeuner et descendre pour la marée basse. Je te rapporterai un beau coquillage rose.

— Oui, oui, tu sais y faire, enjôleuse, maugréait la vieille. Je te laisse aller à condition que tu ne mouilles pas tes pieds et que tu gardes cette écharpe de laine pour aller patauger dans la marée basse!

Helga pensait que Deijie ne doutait de rien. Elle aurait l'air ridicule auprès des autres fillettes qui l'attendaient sur les galets!

Tout en parlant, la vieille nourrice aidait Helga à s'habiller puis elle entreprit de la coiffer. Les cheveux de la fillette étaient peut-être un sujet de fierté pour elle-même, mais pour Deijie c'était plus que de l'orgueil, c'était sa gloire. Il était peu courant de rencontrer une chevelure aussi longue, aussi

dorée. Tressées, les nattes blondes étaient épaisses comme le bras et tombaient plus bas que les hanches. Défaits, les cheveux s'étalaient en masse soyeuse jusqu'aux mollets. On n'aurait pu en trouver de semblables à cent lieues à la ronde et Helga était célèbre pour cela dans toute la région.

— D'ailleurs, pensait Deijie, même sans ses cheveux elle est de loin la plus belle.

Et c'était vrai. En brossant les tresses épaisses, Deijie contemplait avec amour le visage de l'enfant. Ses yeux sombres. Les gens du pays avaient tous les yeux bleus, de quel ancêtre étranger, navigateur aventureux venu échouer sur ces côtes nordiques, Helga tenait-elle la couleur de son regard ? Deijie se posait toutes ces questions tout en s'activant.

Helga fut bientôt prête. Elle descendit vive comme une biche le grand escalier. Se trouva dans la cuisine. Louka, la cuisinière, avait préparé des œufs de saumons fumés, du thé chaud, des galettes au fromage. Mais Helga n'avait pas fini de grignoter une galette qu'une voix l'appelait déjà dehors. Helga bondit :

— C'est Hans ! J'arrive, j'arrive !

Deijie se mit à la fenêtre :

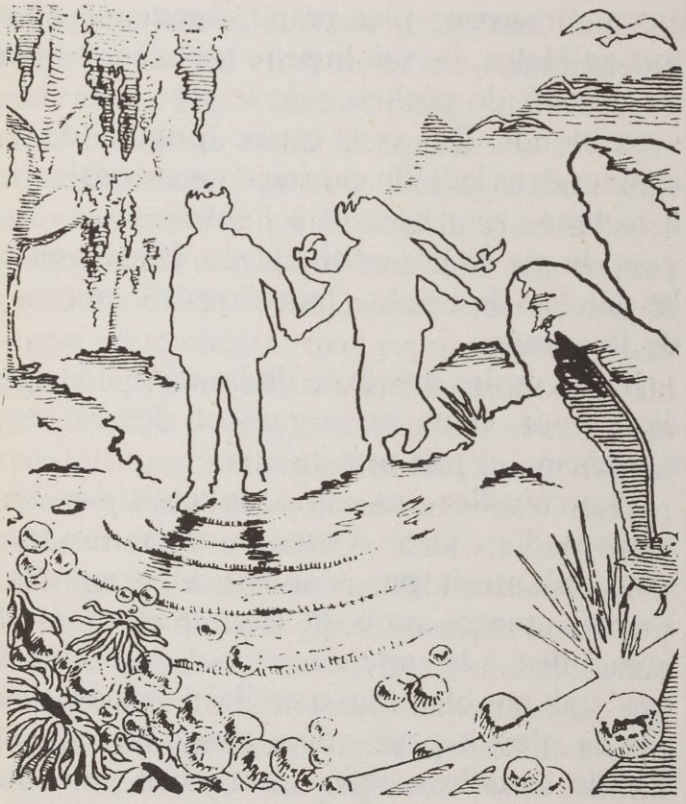
— Entre, Hans! Helga finit le déjeuner!

Un grand garçon d'une quinzaine d'années entra. Beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'Helga, il avait la peau bronzée de tous les enfants de pêcheurs de la côte, des cheveux blonds. Des yeux bleus. Intimidé de se trouver dans la belle cuisine de maître Bjoern il se tenait gauchement à l'entrée.

— Je me brûle! criait Helga. Hans, goûte les galettes de Louka. Tu refuses? Tu me fais de la peine.

Il faut croire que faire de la peine à Helga était pour Hans un argument décisif car, rougissant, il prit une galette.

Mme Vodler, sa mère, n'avait pas les moyens d'en faire d'aussi bonnes. Le fromage n'entrait pas souvent à la maison. Depuis quatre mois le père Vodler était immobilisé à la suite d'une chute. Comme il ne s'était pas blessé au travail, M. Bjoern son patron n'avait payé qu'un mois. Depuis, la famille se débrouillait comme elle pouvait. Hans avait été embauché au village voisin. A l'usine de salaison des morues et des harengs. Il avait aidé aussi à raccommoder des filets.



Aîné de quatre enfants, il savait la responsabilité qui lui incombait.

Helga avait fini de déjeuner. Elle prit la main du garçon. Tous deux coururent sur les galets où les autres enfants les accueillirent avec des cris de joie.

Après la bordure de galets et de roches, la mer avait laissé découverte une surface de gros sable rugueux et de pierres concassées par les vagues. C'est là que les enfants s'égaillèrent pour trouver leurs trésors. Crabes énormes. Poissons encore frétillants. Coquillages nuancés de mille couleurs. Algues d'or et de soie.

Hans et Helga, absorbés par leurs recherches, ne tardèrent pas à être séparés du reste de la bande. On avait l'habitude au village de voir les deux enfants à l'écart, dans un univers qui ne semblait appartenir qu'à eux.

Cela remontait bien loin. A leur naissance presque. Les deux mamans étaient des amies intimes. Fyn avait épousé Bjoern, le riche patron pêcheur qui n'avait pas tardé à être le plus opulent de la contrée. Pauzie avait épousé un simple et pauvre employé de

Bjoern. Mais ces deux mariages si différents n'avaient en rien altéré l'affection des deux amies. Et les enfants avaient pris l'habitude de se considérer comme inséparables.

Et puis Fyn s'en était allée vers le petit cimetière de la colline, par un froid matin d'avril. Pauzie, prise par sa vie rude et difficile, avait oublié le chemin de la belle maison de maître Bjoern. Et maître Bjoern, que le succès n'avait pas rendu aimable, n'avait rien fait pour conserver l'amitié de cette famille. Vodler était un excellent pêcheur dont il payait les services. C'était tout et il ne désirait pas davantage. Mais Hans et Helga avaient gardé intacte cette affection qui les unissait depuis leur naissance.

— Tiens, Helga, regarde, criait Hans et il montrait un extraordinaire petit coquillage, travaillé, dentelé, taillé dans une nacre rose, telle une fleur merveilleuse.

— Oh! Hans! s'extasiait Helga, c'est le cinquième que tu me trouves en deux semaines ; j'arriverai à le faire, mon collier, tu verras!

— Je t'en trouverai d'autres! promit Hans.

Animés par leur trouvaille les deux enfants se remirent en chasse. Le vent du large leur mouillait les lèvres d'un goût d'embruns salés. Leurs pieds nus s'enfonçaient avec délice dans le sable clapotant.

— Hans, dit Helga, j'aimerais être marin !

— Ce n'est pas un travail de fille ! répondit Hans en haussant les épaules.

— Je le sais bien ! s'exclama Helga, rageusement, et c'est cela qui est bête. Regarde, je suis aussi forte que toi.

Et d'un seul croc-en-jambe elle fit s'étaler Hans dans la boue de sable où ils pataugeaient. Le garçon fut vite debout et avec de grands éclats de rire, ils se poursuivirent jusqu'au centre de la troupe des autres enfants. Ce fut une mêlée générale. Au milieu des rires, des exclamations, on se poursuivait. On se lançait des poignées d'algues à la tête. Et plus d'un fit la culbute avec un plouf ! retentissant.

Quand Helga rentra à la maison, elle n'était pas fière. Elle avait remis bas et souliers mais ses jupons et ses jupes mouillés lui battaient les chevilles désagréablement. Sur les longues nattes à moitié défaites, des

paquets de sable et d'algues s'étaient agglutinés. Et dans la belle écharpe de laine qu'elle tenait à la main par les pans noués, frétillait un peuple de crabes que lui avait donné Odorf, un camarade, et qu'elle n'aurait pu refuser sans lui faire de la peine.

Louka ouvrit des yeux ronds en la voyant. Mais elle n'osa proférer un son, de crainte d'attirer la vigilante Deijie. Helga pénétrait, penaude et silencieuse, quand Deijie et son père arrivèrent au moment où elle se croyait sauvée.

Ce fut un beau concert.

Maître Bjoern criait :

— Quand donc comprendras-tu que je suis propriétaire de quatre bateaux, et que tu n'as pas à te mêler à tous ces va-nu-pieds?

Deijie lui coupait la parole et disait à son tour :

— Ce n'est pas cela qui est grave! Son grand-père aussi a commencé par n'être qu'un simple pêcheur. Ce qui est grave c'est qu'elle est mouillée et qu'elle va attraper mal. Allez, viens que je te sèche et que je te change, fille impossible que tu es!

Et elle entraîna la fillette heureuse de s'en tirer à si bon compte.